**Ceintures de poésie**

**

**CM2**

***Niveau 4***

|  |  |
| --- | --- |
| ***Page*** | ***Titre*** |
| ***3*** | *Le Corbeau et le Renard* |
| ***4*** | *Le loup et l’agneau* |
| ***5*** | *Le ciel et la ville* |
| ***6*** | *Chaque visage est un miracle* |
| ***7*** | *Le bonheur* |
| ***8*** | *Le Rat de ville et le Rat des champs* |
| ***9*** | *Le chat et l’oiseau* |
| ***10*** | *Drôle de point* |
| ***11*** | *Le lion et le rat* |
| ***12*** | *Complainte du cheval blanc* |
| ***13*** | *L’écureuil* |
| ***14*** | *Le Laboureur et ses enfants* |
| ***15*** | *Aquarelliste* |
| ***16*** | *La pomme et l’escargot* |

**Le Corbeau et le Renard**

Maître Corbeau, sur un arbre perché,   
Tenait en son bec un fromage.  
Maître Renard, par l'odeur alléché,   
Lui tint à peu près ce langage :  
"Hé ! Bonjour, Monsieur du Corbeau.  
Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau !  
Sans mentir, si votre ramage  
Se rapporte à votre plumage,   
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois."  
A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;   
Et pour montrer sa belle voix,   
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.  
Le Renard s'en saisit, et dit : "Mon bon Monsieur,   
Apprenez que tout flatteur  
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :   
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. "  
Le Corbeau, honteux et confus,   
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

*Jean de La Fontaine*

**Le loup et l’agneau**

Un loup et un agneau étaient venus au même ruisseau, poussés par la soif. Le loup se tenait en amont et l'agneau plus loin en aval. Alors excité par son gosier avide, le brigand invoqua un sujet de dispute. « Pourquoi, lui dit-il, as-tu troublé mon eau en la buvant ? » Le mouton répondit avec crainte : « Comment puis-je, loup, je te prie, faire ce dont tu te plains, puisque le liquide descend de toi à mes gorgées ? » L'autre se sentit atteint par la force de la vérité : « Tu as médit de moi, dit-il, il y a plus de six mois.

- Mais je n'étais pas né, répondit l'agneau.

- Par Hercule ! ton père alors a médit de moi, fait-il. » Puis, il le saisit, le déchire, et lui inflige une mort injuste.

Cette fable a été écrite à l'intention de ces hommes, qui oppriment les innocents pour des raisons inventées.

*Phèdre*

**Le ciel et la ville**

Le ciel peu à peu se venge  
De la ville qui le mange.  
  
Sournois, il attrape un toit,   
Le croque comme une noix,   
  
Dans la cheminée qui fume

Il souffle et lui donne un rhume.  
  
Il écaille les fenêtres.  
N'en laisse que les arêtes.  
  
Il coiffe les hautes tours  
D'un nuage en abat-jour.  
  
Il chasse le long des rues  
Les squelettes gris des grues.

La nuit, laineuse toison,   
Il la tend sur les maisons.  
  
Il joue à colin-maillard  
Avec les lunes du brouillard.  
  
La ville défend au ciel  
De courir dans ses tunnels.  
  
Mais le ciel tout bleu de rage  
Sort le métro de sa cage.  
  
Taches d'encre, taches d'huile  
Sur le ciel crache la ville.  
  
Mais le ciel pour les laver  
Pleut sans fin sur les pavés.

*Claude Bobzynski*

**Chaque visage est un miracle**

Chaque visage est un miracle

Un enfant noir, à la peau noire, aux yeux noirs,

Aux cheveux crépus ou frisés, est un enfant.

Un enfant blanc, à la peau rose,

Aux yeux bleus ou verts,

Aux cheveux blonds ou raides, est un enfant.

L’un et l’autre, le noir et le blanc,

Ont le même sourire quand une main leur caresse le visage.

Quand on les regarde avec amour et leur parle avec tendresse.

Ils verseront les mêmes larmes si on les contrarie, si on leur fait du mal.

Il n’existe pas deux visages absolument identiques.

Chaque visage est un miracle, parce qu’il est unique.

Deux visages peuvent se ressembler,

Ils ne seront jamais tout à fait les mêmes.

Vivre ensemble est une aventure où l’amour,

L’amitié est une belle rencontre avec ce qui n’est pas moi,

Avec ce qui est toujours différent de moi et qui m’enrichit.

*Tahar Ben Jelloun*

**Le bonheur**

Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite, cours-y vite. Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite. Il va filer.

Si tu veux le rattraper, cours-y vite, cours-y vite. Si tu veux le rattraper, cours-y vite. Il va filer.

Dans l’ache et le serpolet, cours-y vite, cours-y vite, dans l’ache et le serpolet, cours-y vite. Il va filer.

Sur les cornes du bélier, cours-y vite, cours-y vite, sur les cornes du bélier, cours-y vite. Il va filer.

Sur le flot du sourcelet, cours-y vite, cours-y vite, sur le flot du sourcelet, cours-y vite. Il va filer.

De pommier en cerisier, cours-y vite, cours-y vite, de pommier en cerisier, cours-y vite. Il va filer.

Saute par-dessus la haie, cours-y vite, cours-y vite. Saute par-dessus la haie, cours-y vite ! Il a filé !

*Paul Fort*

**Le Rat de ville et le Rat des champs**

Autrefois le Rat de ville   
Invita le Rat des champs,   
D'une façon fort civile,   
À des reliefs d'Ortolans.   
Sur un Tapis de Turquie   
Le couvert se trouva mis.   
Je laisse à penser la vie   
Que firent ces deux amis.   
Le régal fut fort honnête,   
Rien ne manquait au festin ;   
Mais quelqu'un troubla la fête   
Pendant qu'ils étaient en train.   
À la porte de la salle   
Ils entendirent du bruit :   
Le Rat de ville détale ;   
Son camarade le suit.   
Le bruit cesse, on se retire :   
Rats en campagne aussitôt ;   
Et le citadin de dire :   
Achevons tout notre rôt.   
- C'est assez, dit le rustique ;   
Demain vous viendrez chez moi :   
Ce n'est pas que je me pique   
De tous vos festins de Roi ;   
Mais rien ne vient m'interrompre :   
Je mange tout à loisir.   
Adieu donc ; fi du plaisir   
Que la crainte peut corrompre.

*Jean de La Fontaine*

**Le chat et l’oiseau**

Un village écoute désolé

Le chant d'un oiseau blessé

C'est le seul oiseau du village

Et c'est le seul chat du village

Qui l'a à moitié dévoré

Et l'oiseau cesse de chanter

Le chat cesse de ronronner

Et de se lécher le museau

Et le village fait à l'oiseau

De merveilleuses funérailles

Et le chat qui est invité

Marche derrière le petit cercueil de paille

Où l'oiseau mort est allongé

Porté par une petite fille

Qui n'arrête pas de pleurer

Si j'avais su que cela te fasse tant de peine

Lui dit le chat

Je l'aurais mangé tout entier

Et puis je t'aurais raconté

Que je l'avais vu s'envoler

S'envoler jusqu'au bout du monde

Là-bas c'est tellement loin

Que jamais on n'en revient

Tu aurais eu moins de chagrin

Simplement de la tristesse et des regrets

Il ne faut jamais faire les choses à moitié

*Jacques Prévert*

**Drôle de point**

Comment une si petite chose

Peut-elle prendre tant d'importance ?

De quel droit se permet-elle

De venir clore mon discours ?

Et comme si un point était insuffisant,

Il va jusqu'à se dédoubler

Pour me laisser soi-disant

Le droit de m'expliquer

Avant de me couper le sifflet,

Il pousse même le vice

De me laisser en suspension

Sur trois de ses complices...

Mais, il ne m'impressionne pas

Car ne croyez pas

Qu'un vulgaire petit point

Puisse entraver le flot de mes pensées.

Mais, me direz-vous :

« Il faut bien un début et une fin ! »

Je ne suis pas de cet avis

Car la vie n'est qu'une succession de débuts ;

Il n'y a pas de véritable fin

Et quand bien même viendrait-elle,

Seul Dieu, grand maître de la ponctuation,

Aurait le pouvoir de mettre le point final.

*D. Voinchet*

**Le lion et le rat**

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

De cette vérité deux Fables feront foi,

Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion

Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.

Le Roi des animaux, en cette occasion,

Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.

Ce bienfait ne fut pas perdu.

Quelqu'un aurait-il jamais cru

Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?

Cependant il advint qu'au sortir des forêts

Ce Lion fut pris dans des rets,

Dont ses rugissements ne le purent défaire.

Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents

Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps

Font plus que force ni que rage.

*Jean de la Fontaine*

**Complainte du petit cheval blanc**

Le petit cheval dans le mauvais temps,   
qu'il avait donc du courage !   
C'était un petit cheval blanc,   
tous derrière et lui devant.  
  
Il n'y avait jamais de beau temps   
dans ce pauvre paysage.   
Il n'y avait jamais de printemps   
ni derrière, ni devant.  
  
Mais toujours il était content,   
menant les gars du village,   
à travers la pluie noire des champs,   
tous derrière et lui devant.  
  
Sa voiture allait poursuivant   
sa belle petite queue sauvage.   
C'est alors qu'il était content,   
eux derrière et lui devant.

Mais un jour, dans le mauvais temps,   
un jour qu'il était si sage,   
il est mort par un éclair blanc,   
tous derrière et lui devant.  
  
Il est mort sans voir le beau temps,   
qu'il avait donc du courage !   
Il est mort sans voir le printemps   
ni derrière ni devant.

*Paul Fort*

**L'écureuil**

-Ecureuil du printemps, écureuil de l'été, qui domine la terre avec vivacité, que penses-tu là-haut de notre humanité ?  
-Les hommes sont des fous qui manquent de gaîté.  
-Ecureuil, queue touffue, doré trésor des bois, ornement de la vie et fleur de la nature, juché sur ton pin vert, dis-nous ce que tu vois ?  
-La terre qui poudroie sous des pas qui murmurent.  
-Ecureuil voltigeant, frère du pic bavard, cousin du rossignol, ami de la corneille, dis-nous ce que tu vois par-delà nos brouillards ?  
-Des lances, des fusils menacer le soleil …  
-Ecureuil aux yeux vifs, pétillants, noirs et beaux, humant la sève d'or, la pomme entre tes pattes, que vois-tu sur la plaine autour de nos hameaux ?  
-Monter le lac de sang des hommes qui se battent.  
-Ecureuil de l'automne, écureuil de l'hiver, qui lances vers l'azur, avec tant de gaîté, ces pommes … Que vois-tu ?  
-Demain tout comme Hier. Les hommes sont des fous et pour l'éternité.

*Paul Fort*

**Le Laboureur et ses enfants**

Travaillez, prenez de la peine :   
C'est le fonds qui manque le moins.   
Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,   
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.   
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage   
Que nous ont laissé nos parents.   
Un trésor est caché dedans.   
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage   
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.   
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oût.   
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place   
Où la main ne passe et repasse.   
Le père mort, les fils vous retournent le champ   
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an   
Il en rapporta davantage.   
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage   
De leur montrer avant sa mort   
Que le travail est un trésor.

*Jean de La Fontaine*

**Aquarelliste**

Yvonne sérieuse au visage pâlot  
A pris du papier blanc et des couleurs à l'eau  
Puis rempli ses godets d'eau claire à la cuisine.  
Yvonnette aujourd'hui veut peindre. Elle imagine  
De quoi serait capable un peintre de sept ans.  
Fera-t-elle un portrait ? Il faudrait trop de temps  
Et puis la ressemblance est un point difficile  
A saisir, il vaut mieux peindre de l'immobile  
Et parmi l'immobile inclus dans sa raison  
Yvonnette a fait le choix d'une belle maison  
Et la peint toute une heure en enfant douce et sage.  
Derrière la maison s'étend un paysage  
Paisible comme un front pensif d'enfant heureux,   
Un paysage vert avec des monts ocreux.  
Or plus haut que le toit d'un rouge de blessure  
Monte un ciel de cinabre où nul jour ne s'azure.  
Quand j'étais tout petit aux cheveux longs rêvant,  
Je peignais comme toi, ma mignonne Yvonnette,  
Des paysages verts avec la maisonnette,  
Mais au lieu d'un ciel triste et jamais azuré  
J'ai peint toujours le ciel très bleu comme le vrai.

*Guillaume Apollinaire*

**La pomme et l'escargot**

Il y avait une pomme

A la cime d'un pommier ;

Un grand coup de vent d'automne

La fit tomber sur le pré !

Pomme, pomme,

T'es-tu fait mal ?

J'ai le menton en marmelade

Le nez fendu

Et l'œil poché !

Elle tomba, quel dommage,

Sur un petit escargot

Qui s'en allait au village

Sa demeure sur le dos

Ah ! Stupide créature

Gémit l'animal cornu

T'as défoncé ma toiture

Et me voici faible et nu.

Dans la pomme à demi blette

L'escargot, comme un gros ver

Rongea, creusa sa chambrette

Afin d'y passer l'hiver.

Ah ! Mange-moi, dit la pomme,

Puisque c'est là mon destin ;

Par testament je te nomme

Héritier de mes pépins.

Tu les mettras dans la terre

Vers le mois de février,

Il en sortira, j'espère,

De jolis petits pommiers.

*Charles Vildrac*